

Jean Ferniot

9/49
45
Pierrot et Aline

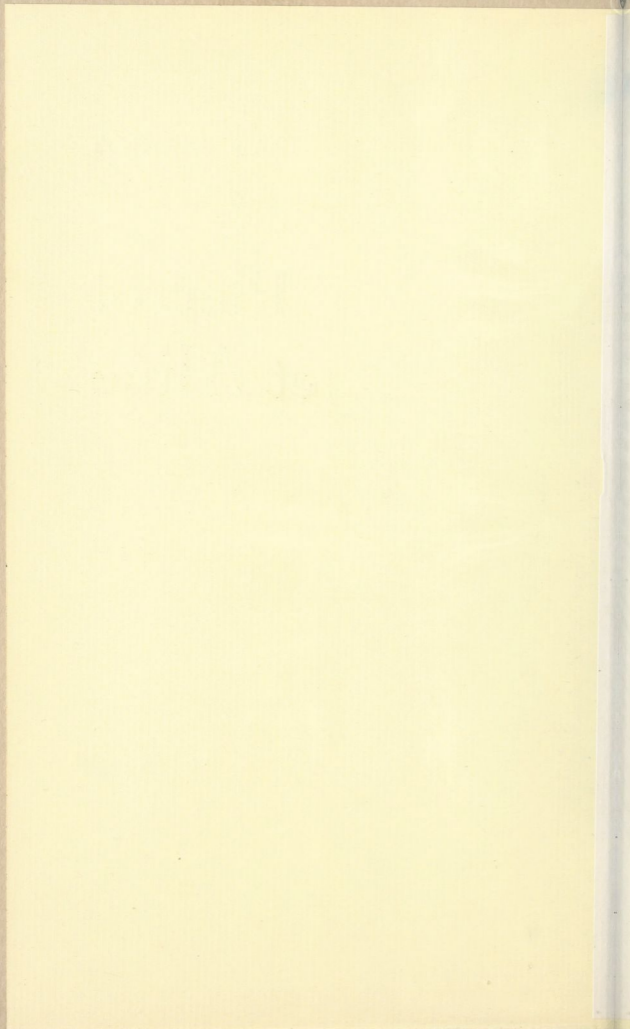


Grasset

JEAN FERNIOT

Pierrot
et Aline

Grasset



Jean Ferniot

Pierrot et Aline

Il suffit aux hommes de ma génération de regarder autour d'eux pour constater que la France a beaucoup changé, depuis vingt ans surtout. Mais les Français, eux, ont-ils vraiment changé ?

Des sociologues, des psychologues, des historiens, des économistes ont étudié cette question, et ils ont beaucoup écrit. J'ai préféré, pour ma part, entrer dans une famille et lui faire raconter son histoire. J'ai choisi les Toulon, et autour d'eux toutes celles et tous ceux qui composent leurs familles. Pourquoi ? Parce que je les connais, et chacun sait à quel point il est difficile de pénétrer dans des foyers français et d'obtenir des confidences. Les Toulon (lui soixante-cinq ans, elle soixante-deux), je les ai rencontrés pour la première fois au Club Méditerranée, il y a six ans, et ils sont restés des amis. Les ayant écoutés, j'ai cru reconnaître en eux ce que certains appellent des « Français moyens » et que d'autres rangent dans la « majorité silencieuse », en réalité, tout simplement, des Français.

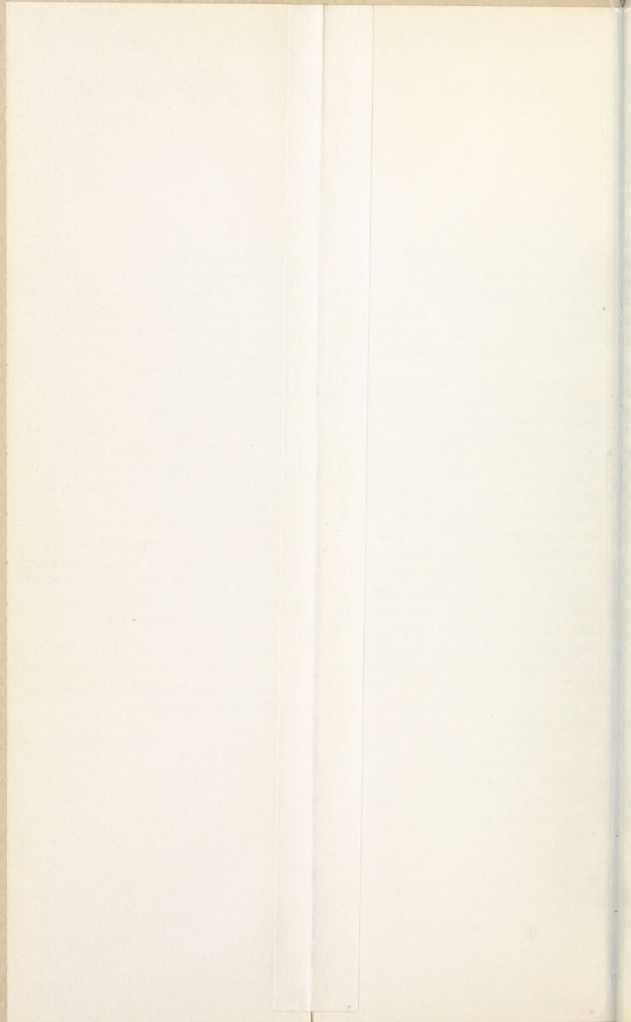
Jean Ferniot

Pierrot et Aline

Pendant de longues heures, devant un magnétophone, j'ai interrogé Aline, puis Pierrot. Partant du récit que tous deux, séparément, m'ont fait de leur vie, j'ai employé la même méthode avec Maurice et Simone, qui m'ont offert l'hospitalité dans leur maison de Bretagne ; avec Jacques, Micheline et Marie-Martine, qui m'ont accueilli chez eux, à Draveil ; avec Albert et Renée, qui m'ont reçu à Combs-la-Ville. Je tiens à les remercier tous de leur accueil amical, de leur franchise et de la complaisance avec laquelle ils se sont prêtés à mes exigences. Je n'ai pas déformé leurs propos, que j'ai seulement rassemblés en un récit, leur laissant le plus souvent la parole.

Ces gens sont de ceux, comme neuf sur dix au moins de nos compatriotes, qui ne font pas l'histoire, mais qui la subissent.

Jean FERNIOT.



Pierrot et Aline

Il suffit aux hommes de ma génération de regarder autour d'eux pour constater que la France a beaucoup changé, depuis vingt ans surtout. Mais les Français, eux, ont-ils vraiment changé ?

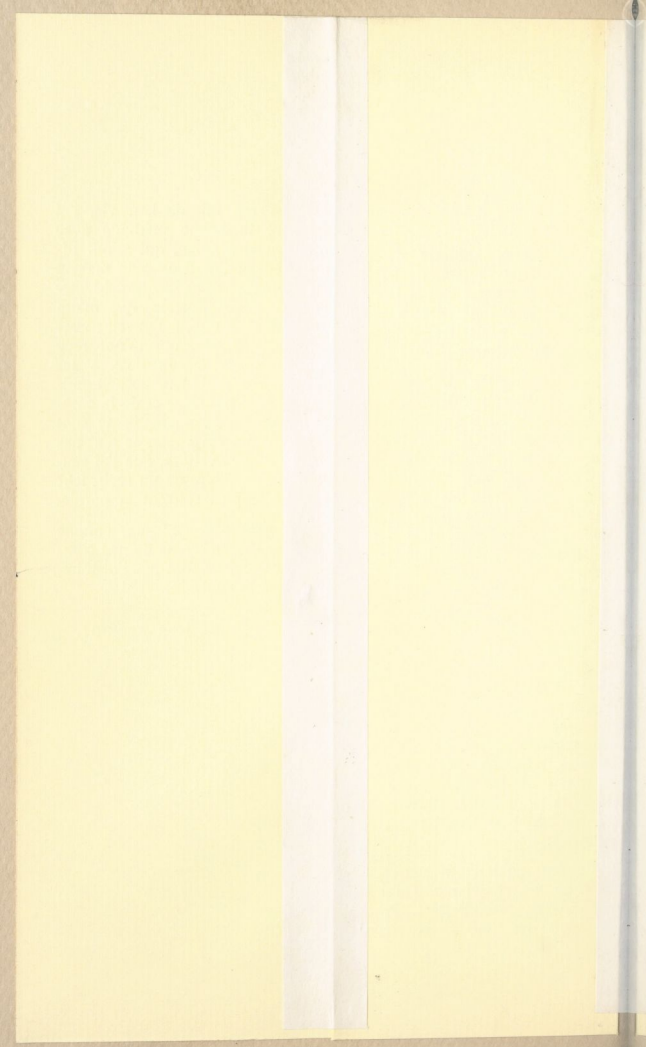
Des sociologues, des psychologues, des historiens, des économistes ont étudié cette question, et ils ont beaucoup écrit. J'ai préféré, pour ma part, entrer dans une famille et lui faire raconter son histoire. J'ai choisi les Toulon, et autour d'eux toutes celles et tous ceux qui composent leurs familles. Pourquoi ? Parce que je les connais, et chacun sait à quel point il est difficile de pénétrer dans des foyers français et d'obtenir des confidences. Les Toulon (lui soixante-cinq ans, elle soixante-deux), je les ai rencontrés pour la première fois au Club Méditerranée, il y a six ans, et ils sont restés des amis. Les ayant écoutés, j'ai cru reconnaître en eux ce que certains appellent des « Français moyens » et que d'autres rangent dans la « majorité silencieuse », en réalité, tout simplement, des Français.

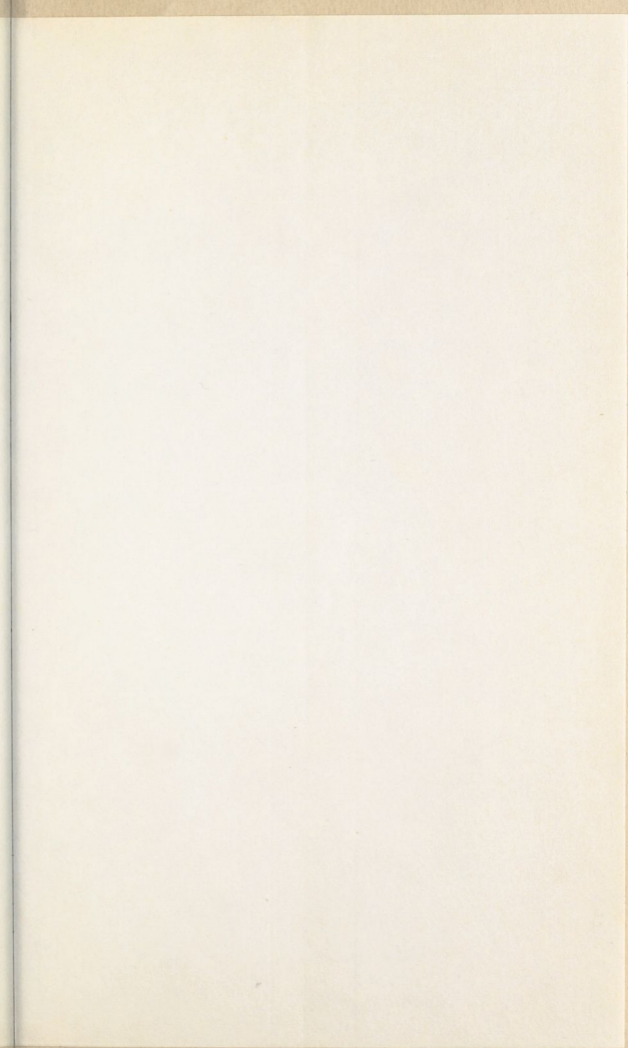
Pendant de longues heures, devant un magnétophone, j'ai interrogé Aline, puis Pierrot. Partant du récit que tous deux, séparé-

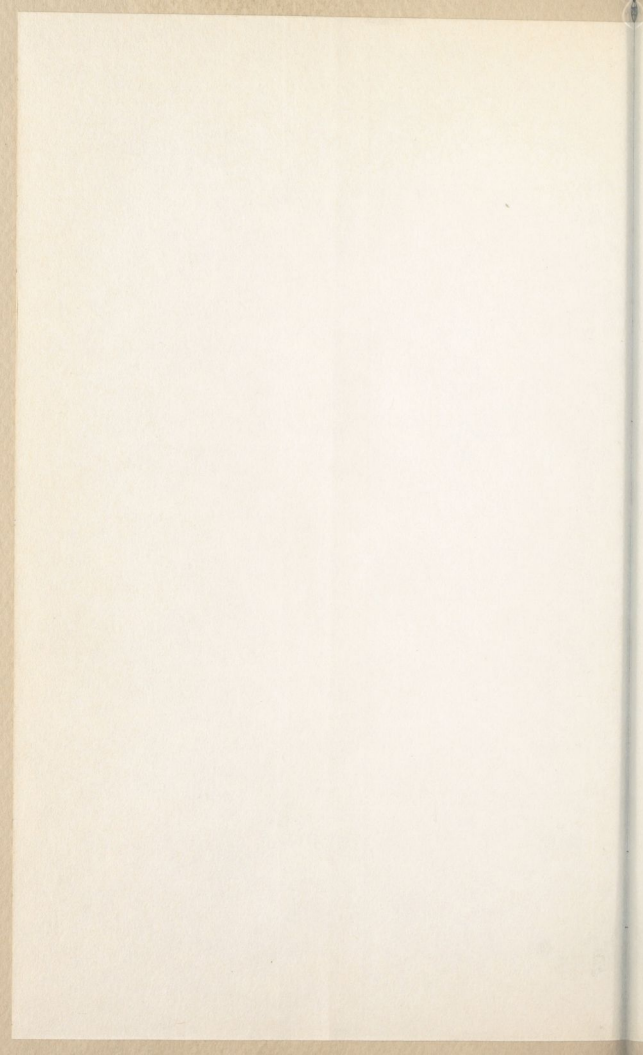
ment, m'ont fait de leur vie, j'ai employé la même méthode avec Maurice et Simone, qui m'ont offert l'hospitalité dans leur maison de Bretagne ; avec Jacques, Micheline et Marie-Martine, qui m'ont accueilli chez eux, à Draveil ; avec Albert et Renée, qui m'ont reçu à Combs-la-Ville. Je tiens à les remercier tous de leur accueil amical, de leur franchise et de la complaisance avec laquelle ils se sont prêtés à mes exigences. Je n'ai pas déformé leurs propos, que j'ai seulement rassemblés en un récit, leur laissant le plus souvent la parole.

Ces gens sont de ceux, comme neuf sur dix au moins de nos compatriotes, qui ne font pas l'histoire, mais qui la subissent.

Jean FERNIOT.







JEAN PIERROT

DU MÊME AUTEUR

PIERROT

Roman

PIERROT ET ALINE

Histoire et érudition

Les livres de Mai, 1958 (Paris).

De Gaulle, mai 1958 (Paris).

Mort d'une révolution, 1965 (Denoël).

Il est : de De Gaulle à Pompidou, 1973 (Paris).

Ça suffit ! 1973 (Garny).

5041

BERNARD GRASSET

6° LP¹
253

DL-27 6 1973-12865

DU MÊME AUTEUR

Romans

L'OMBRE PORTÉE, 1961 (*Gallimard*).

POUR LE PIRE, 1962 (*Gallimard*).

DERRIÈRE LA FENÊTRE, 1964 (*Gallimard*).

COMPLAINTÉ CONTRE X, 1972 (*Gallimard*).

Histoire et chroniques

LES IDES DE MAI, 1958 (*Plon*).

DE GAULLE ET LE 13 MAI, 1965 (*Plon*).

MORT D'UNE RÉVOLUTION, 1968 (*Denoël*).

8 h 15 : DE DE GAULLE À POMPIDOU, 1972 (*Plon*).

ÇA SUFFIT ! 1973 (*Grasset*).

✕
JEAN FERNIOT

PIERROT
ET
ALINE

BERNARD GRASSET
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT-QUATRE EXEMPLAIRES SUR
ALFA DONT DIX EXEMPLAIRES DE
LUXE NUMÉROTÉS ALFA 1 À 10
ET QUATORZE HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS HC I À HC XIV, CONS-
TITUANT L'ÉDITION ORIGINALE



Tous droits de traductions, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

© Editions Grasset & Fasquelle, 1973.

*La France n'a jamais plus beau
visage que lorsqu'elle se tait.*

Charles Du Bos

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

PRÉFACE

Il suffit aux hommes de ma génération de regarder autour d'eux pour constater que la France a beaucoup changé, depuis vingt ans surtout. Mais les Français, eux, ont-ils vraiment changé ?

Des sociologues, des psychologues, des historiens, des économistes ont étudié cette question, et ils ont beaucoup écrit. J'ai préféré, pour ma part, entrer dans une famille et lui faire raconter son histoire. Tous les témoignages ainsi recueillis sur la vie, pendant trois quarts de siècle, d'une quinzaine de Français, font ce livre.

J'ai choisi les Toulon, et autour d'eux toutes celles et tous ceux qui composent leur famille. Pourquoi ?

Parce que je les connais, et chacun sait à quel point il est difficile de pénétrer dans des foyers français et d'obtenir des confidences. Les Toulon (lui soixante-cinq ans, elle soixante-deux), je les ai rencontrés pour la première fois au Club Méditerranée, il y a six ans, et ils sont restés des amis. Les ayant écoutés, j'ai cru reconnaître en eux ce que certains appellent des « Français moyens » et que d'autres rangent dans la « majorité silencieuse », en réalité, tout simplement, des Français.

C'est à travers eux que j'ai le mieux compris dans quelle mesure la France et les Français avaient changé, et dans quelle mesure ils étaient restés les mêmes.

Pendant de longues heures, devant un magnétophone, j'ai interrogé Aline, puis Pierrot. Partant du récit que

tous deux, séparément, m'ont fait de leur vie, j'ai employé la même méthode avec Maurice et Simone, qui m'ont offert l'hospitalité dans leur maison de Bretagne ; avec Jacques, Micheline et Marie-Martine, qui m'ont accueilli chez eux, à Draveil ; avec Albert et Renée, qui m'ont reçu à Combs-la-Ville. Je tiens à les remercier tous de leur accueil amical, de leur franchise et de la complaisance avec laquelle ils se sont prêtés à mes exigences. Je n'ai pas déformé leurs propos, que j'ai rassemblés en un récit, leur laissant le plus souvent la parole. J'ai seulement, pour quelques-uns, et à leur demande, apporté de légères modifications de détail, sur des noms de personnes et de lieux.

Ces gens sont de ceux, comme neuf sur dix au moins de nos compatriotes, qui ne font pas l'histoire, mais qui la subissent.

I

LA RENCONTRE

1928. Sous le règne débonnaire de Gaston Doumergue, le souriant Gastounet de Tournefeuille, la France vit dans l'illusion de la paix éternelle, d'une paix achetée très cher par le sacrifice de plusieurs millions d'hommes. Elle reconnaît des droits particuliers aux survivants des tranchées, qui défilent sous les plis du drapeau devant les monuments aux morts, en toute circonstance. Les parents emmènent les enfants aux revues militaires.

Hitler n'a pas encore fait parler de lui. Aristide Briand essaie de convaincre ses compatriotes, qui n'ont pourtant plus de revanche à prendre, qu'il n'est pas d'Europe pacifique sans réconciliation franco-allemande. Les Français croient encore que « l'Allemagne paiera », mais ils refusent, pour lui permettre de payer, de la laisser accéder à la prospérité, comme s'il n'existait pas de débiteurs insolvable à l'échelle des nations.

La France vit dans une autre illusion : celle de la stabilité monétaire. Le mot de dévaluation reste chargé d'une terrible signification, quelque chose comme banqueroute. La débâcle américaine ne s'est pas encore produite, avec ses suites tragiques : effondrement des monnaies, crise économique, chômage.

1928. C'est la mi-temps entre deux conflits. On voyage peu. Seuls quelques privilégiés prennent des vacances, le plus souvent chez des parents paysans : la terre colle aux souliers des citadins.

En ce printemps, de quoi s'occupent les Français ? De l'arrivée à Paris de Douglas Fairbanks et de sa charmante femme Mary Pickford, qui vont aller passer quelques jours sur la Côte d'Azur. Des adieux d'Anna Pavlova, princesse de la danse. De la mise aux enchères, à l'hôtel Drouot, du petit chapeau (un de plus) de Napoléon I^{er}. De la construction de l'aéroport du Bourget, en lequel des esprits futuristes voient la gare de l'avenir. Du survol du pôle Nord par le dirigeable italien du commandant Nobile, obligé par la tempête de se poser sur les glaces du Spitzberg.

Incidemment, les Français lisent dans leur journal que le différend anglo-égyptien s'aggrave. Que des autonomistes alsaciens passent en jugement à Colmar. Que de sanglants combats se déroulent entre Chinois et Japonais. Que Jean Giraudoux devient homme de théâtre avec *Siegfried* où brillent, à la Comédie des Champs-Élysées, Valentine Tessier, Pierre Renoir, Michel Simon et Louis Jouvet. Que l'ex-roi Carol de Roumanie, qui conspirait pour retrouver son trône, est expulsé de Grande-Bretagne. Qu'au conseil municipal de Paris, il est question de la gratuité de l'enseignement secondaire. Que les mille cinq cents élèves de l'École des beaux-arts exigent de pouvoir se marier. Que la Ville de Paris envisage, pour faire face à la crise du logement, de construire des habitations à bon marché. Que les sociaux-démocrates allemands, vainqueurs aux élections, songent à former un cabinet de grande coalition.

Et aussi que la route devient de plus en plus meurtrière : huit morts le lundi de Pentecôte. Il est question de créer des postes de secours.

On chante *J'ai deux amours* et *la Violettera*, dans les banquets. On se réunit en famille, ou entre amis, le soir à la veillée. Le dimanche, on va canoter sur la Marne. Avril : bientôt, on ira cueillir du muguet dans les bois. Chaque quartier de Paris est un village.

Tout le monde se connaît, autour de la charmante petite place d'Aligre. Les ménagères s'y rencontrent au marché et bavardent : pas trop longtemps quand même, il faut

que l'homme et les gosses trouvent le déjeuner prêt en rentrant. Chacun connaît la vie de chacun, ses joies, ses douleurs. La maladie et la mort sont toujours présentes.

Pas très loin de là, rue de la Roquette, à courte distance de la prison des femmes, quelques socialistes (le quartier est plutôt « rouge ») ont installé dans une baraque en bois la « Jeunesse Républicaine du XI^e ». On joue là de la musique, du théâtre. On y danse aussi, surtout le dimanche après-midi. Mais on ne s'y dévergonde pas. Les jeunes aiment rire, mais les petites gouapes n'y restent guère : on les renvoie à la rue de Lappe. En un sens, les socialistes sont aussi puritains que les calotins : dans le peuple règne une morale rigoureuse. On voit très peu de filles seules à la « Jeunesse Républicaine ».

Ainsi Mme Soulier, veuve depuis plusieurs années, a élevé sa fille Jeanne dans les bons principes. De temps en temps, elles s'en vont toutes les deux à pied, depuis la rue Crozatier, jusqu'à la rue de la Roquette. Là, Mme Soulier s'installe en buvant une limonade, surveillant Jeanne. Quand un cavalier se présente, en ôtant poliment sa casquette, c'est autant d'elle que de la fille (dix-neuf ans) qu'il sollicite l'honneur d'une danse. Il arrive que la veuve, si le garçon lui semble ne pas « avoir bon genre », refuse, mais sans impolitesse. « Ma fille est fatiguée », dit-elle. Et le gars n'insiste pas.

Ce dimanche d'avril, Mme Soulier a dit à Mme Tourneux, sa concierge, son amie, sa confidente, une de ces concierges de l'ancien temps, entrée jeune mariée dans sa loge et qui n'en sortira que morte, elle lui a dit : « J'emmène Jeanne au bal. Si Aline venait aussi ? »

Mme Tourneaux dit oui, bien que sa fille lui paraisse, à dix-sept ans, encore bien jeune. Mais quoi, une concierge est attachée à son immeuble comme par une chaîne. Aline a beau répéter qu'elle ne s'ennuie pas, la loge est bien petite, avec le père malade qui occupe tout le lit. « Va donc, Aline, ça te distraira ! »

La gosse ne se le fait pas dire deux fois. Elle est d'un caractère plutôt gai, ses yeux pétillent sous ses cheveux

bruns. Elle rougit facilement. Tout en rassurant sa mère, un peu inquiète, malgré tout, de cette expédition, Aline enfille une petite robe et un manteau. Il est entendu qu'en avril, il ne faut pas se découvrir d'un fil. On vit encore sous le gouvernement des proverbes.

Au même moment, deux garçons d'une vingtaine d'années descendent la rue des Boulets : Pierrot, Pierre Toulon, et Adolphe, dit Dodophe. Pierrot porte un veston à large revers avec l'insigne de son club à la boutonnière. Il est de taille bien proportionnée et il a un visage agréable, avec ses grands yeux un peu proéminents : un joli garçon, mélancolique cependant.

Mme Toulon, sa mère, a la manie de voir le mal partout. Elle déteste Dodophe, en qui elle soupçonne un débauché, un voyou. « Il va t'entraîner dans le mal », a-t-elle dit à Pierrot. Mais Pierrot, si timide qu'il soit, n'est plus un gamin. Il a discuté, un peu, puis il a haussé les épaules et rejoint Dodophe.

Les voilà partis pour le bal de la « Jeunesse Républicaine ». Dodophe, menuisier en sièges, très habile ouvrier (la machine ne l'a pas encore condamné à abandonner son établi pour entrer dans les chemins de fer), est socialiste, naturellement, comme son père : c'est la tradition révolutionnaire du faubourg Saint-Antoine qui se perpétue, à travers toutes les convulsions parisiennes.

Pierrot se méfie un peu. Lui non plus n'aime pas les curés, ni les bourgeois, mais enfin il travaille, comme saute-ruisseau, chez un agent de change. Il n'est pas ouvrier, lui, il porte cravate. La politique ne l'attire pas et surtout il craint d'être « embrigadé » : Dodophe n'a-t-il pas une copine affublée du prénom de Zola, a-t-on idée ? Dodophe a apaisé ses craintes : « Chacun est libre, là-bas, on ne bourre le crâne à personne, tu verras. »

Tous deux entrent dans la grande baraque où l'accordéon s'en paie, entraînant les couples. Immédiatement, Aline a vu Pierrot, et elle n'a vu que lui. Le garçon est bien habillé, coquet même, pas comme la plupart de ceux qui viennent danser et qui, pourtant, s'endimanchent :

une raie claire, nette, partage les cheveux artistement collés. Son regard est doux, romantique. Il porte une pochette.

Aline se sent troublée. Elle ne rit pas sous cape avec ses voisines, comme font les filles qui observent les garçons. Elle n'a jamais aimé, ni désiré, un homme ; ses sens dorment. Soudain elle souhaite ardemment (elle prierait si la chose lui était coutumière) que l'inconnu à la pochette l'invite à danser.

Ce sont les femmes qui conquièrent les hommes. Le regard extasié d'Aline doit attirer celui du jeune gandin, ce n'est pas possible autrement. Pierrot s'avance vers Aline écarlate, s'incline devant Mme Soulier, qui sirote sa limonade, et que ses bonnes manières séduisent. « Va donc, petite. »

Tout commence là, pour eux deux.

ENFANCE D'ALINE

« Je suis née en 1911 rue Crozatier, où ma mère était concierge. J'habite dans cet immeuble depuis soixante-deux ans, par conséquent, mais plus dans la loge, au troisième étage. Mon père, quand il connut maman, à ce que j'ai entendu dire, conduisait des chariots de farine. Il était fier de ses chevaux, il les adorait et il lui arrivait encore de nous en parler, à nous les enfants. Je m'en souviens parce qu'il était plutôt silencieux. Mais ses chevaux !

« A cette époque-là, avant 1900 donc, maman était cuisinière dans un petit restaurant, je crois bien rue Blomet, où mon père allait déjeuner, un restaurant d'ouvriers, de cochers comme on disait, et dans le cas de mon père c'était vrai : cocher.

« Lui était né dans l'Aisne, mais sa famille s'était installée dans le Nord, exactement à Wignehies, près de Fourmies ; maman venait de Rodez, en bas de l'Auvergne. De mes grands-parents je ne sais rien, ou à peu près rien, je ne les ai pas du tout connus. J'ai d'ailleurs remarqué, toute gosse, que je n'étais pas la seule dans ce cas-là. A l'école, plusieurs copines ignoraient tout de leurs grands-parents restés à la campagne, comme si on en avait eu honte chez eux, ou encore comme s'il y avait eu des brouilles de famille. Je suppose que, pour maman, c'était le cas. Quand je suis née, son père vivait encore là-bas. A ce que j'ai cru comprendre, il était vétérinaire, mais vétérinaire sans diplôme ni rien d'officiel, plutôt une

sorte de rebouteux pour animaux, quoi. Bref, maman avait dû quitter le pays pour venir se placer à Paris.

C'était alors la voie « normale » pour les filles pauvres des régions pauvres. Ma mère, née dans un trou de Bretagne, Saint-Sulpice-des-Landes, avait passé son enfance à garder les vaches de paysans un peu moins démunis que ses parents et à porter jusque dans la forêt où son père bûcheronnait et charbonnait la maigre pitance de son dîner. Puis elle était, comme tant d'autres, venue « se placer » à Paris. Pour les hommes, l'exode rural avait commencé par les chemins de fer, qui avaient transformé les paysans en cheminots ; pour les femmes, ensuite, par les emplois de domestiques chez les bourgeois des villes. C'était le temps des Bécassines. La mère Tourneux avait commencé comme cela, elle aussi.

« Maman s'appelait Catherine, et mon père Alexis, mais je ne sais pourquoi, tout le monde leur donnait un autre prénom : Emile et Virginie. Mes parents, c'étaient monsieur et madame Emile. Je n'ai jamais rien su de leur jeunesse à tous les deux. Simplement, j'entendais parfois ma mère parler de la rue de l'Eglise, ou de la rue de la Procession, je ne m'en souviens même plus, c'est vous dire. Et puis, rien de tout ça ne regardait les enfants.

Mes parents, eux aussi, éprouvaient cette étrange pudeur. Ils se montraient assez loquaces (dans certaines limites) sur leur jeunesse, mais ils refusèrent toujours de répondre à mes questions sur leur rencontre. Comme si l'amour était un sentiment honteux, dont il fallait à tout prix éviter de parler aux enfants. Ou plutôt comme si l'aveu de ce sentiment avait risqué, en quelque sorte, de diminuer le prestige parental. Que papa et maman, qui échangeaient le matin et le soir, en ma présence, un baiser fugitif sur la joue, aient pu unir leurs lèvres, voilà qui devait absolument être épargné à l'enfant.

« On parlait peu, à la maison, et surtout pas de ce genre d'histoires. Les parents ne se comportaient pas comme nous aujourd'hui avec les gosses. Pour nous, papa, c'était, ma foi, quelqu'un d'extraordinaire. Nous n'en avons pas peur, non, mais il nous impressionnait. Très grand, très droit, très fort, très beau, il avait une superbe barbe noire et il portait la toilette d'une façon merveilleuse. Je l'ai vu, par exemple, à la première communion de ma sœur, avec l'habit et le haut-de-forme, toutes les femmes le regardaient. Peut-être en a-t-il profité, au cours de sa vie, mais on ne s'en est jamais aperçu à la maison.

« Il fumait la pipe, et parfois des cigares qu'il appelait "cigares de sénateur", et qu'il rapportait du *Journal officiel*, où il travaillait.

« Mon premier souvenir d'enfant remonte à l'âge de cinq ans. C'était un jour de Noël. Nous habitions tous dans la loge, et les locataires de l'immeuble nous donnaient des cadeaux. Plus âgée que moi, une de mes cousines avait reçu de plus belles choses, forcément, et surtout une poupée magnifique. Ce jour-là, je me suis dit : quand j'aurai dix ans à mon tour, on m'offrira, à moi aussi, une poupée comme celle-là, et je n'ai cessé ensuite d'y penser. Mais à la Noël de mes dix ans, je n'ai pas eu la grande poupée, et cette déception, je l'éprouve encore, aujourd'hui.

« J'ai toujours eu l'impression, du reste, de n'avoir pas été désirée. D'après le livret de famille, mes parents avaient eu une première fille, Claire, morte à un an. Je suppose qu'à ma naissance et à celle de ma sœur Simone, mon père voulait un garçon, pour que la famille Tourneux ne s'arrête pas là. Et c'est moi qui suis arrivée. Je n'aurais pas dû.

La société française, il y a seulement une soixantaine d'années, était beaucoup plus proche de celle du Moyen Age que de celle d'aujourd'hui. Seul comptait le mâle, admiré et servi, et par qui se transmettait le nom, c'est-à-

dire l'existence sociale. La mortalité infantile était déjà ressentie comme un chagrin familial (et encore) mais non comme une calamité sociale. La médecine commençait à peine de passer de l'art à la science, Eros n'avait pas encore cédé, comme tabou, la place à Thanatos, la mort restait présente à tous et toujours. La sélection naturelle, par laquelle les plus aptes survivaient, continuait d'exercer son implacable loi, et chacun l'acceptait comme une nécessité.

« Je me rappelle que mon père m'avait emmenée avec maman pour m'acheter une robe à la Samaritaine. Profitant de ce que le magasin était proche du quai Voltaire, juste la Seine à traverser, nous sommes allés tous les trois rendre visite aux concierges, aux gardiens de l'immeuble du *Journal officiel*.

« Mon père était entré au *J.O.*, comme magasinier. Ma sœur a toujours prétendu qu'il avait un poste plus reluisant, mais je ne le crois pas : il portait beau, il était intelligent, mais il n'avait aucun diplôme. Mais elle fait du roman, ma sœur. Pas plus tard que l'été dernier, on se trouvait chez elle, justement, dans le petit salon où il y a le cadre de mon père, et les parents de sa belle-fille étaient là eux aussi. Tout le monde discutait et disait de mon père : " Qui est donc ce bel homme ? " Ma sœur : " C'est mon père. " Moi, j'interviens : " C'est *notre* père. " " Bien sûr ", dit Simone. Et les autres : " Quelle stature ! " Voilà Simone qui répond : " Je pense bien. Quand mon père sortait du ministère de l'Intérieur et qu'il avait son chapeau haut de forme, tout le monde se découvrait en pensant qu'il était le ministre. " Moi, quand j'ai entendu ma sœur sortir ça, j'en ai été soufflée. Je ne sais pas où elle est allée prendre cette histoire. Probablement que le *J. O.* dépendait du ministère de l'Intérieur, mais tout de même...

L'hostilité des Français à l'encontre des administrations publiques est assez récente. Pendant très longtemps, être

fonctionnaire conférait un prestige certain, dans le petit peuple et même dans la bourgeoisie. Le service de l'Etat assurait à la fois la sécurité de l'emploi et la retraite, deux avantages exceptionnels, et y entrer était considéré comme une bénédiction. C'est un des moyens, et sans doute le plus efficace, par lesquels les pouvoirs publics ont réussi à étendre leur domaine sans rencontrer d'opposition, au contraire. Les bouleversements économiques et sociaux qui se sont produits en France depuis un quart de siècle surtout, ont mis fin à cette situation privilégiée de l'administration qui, n'étant plus dispensatrice de biens et d'honneurs, n'a plus guère révélé que ses inconvénients. De telle sorte qu'aujourd'hui, les Français haïssent d'autant plus injustement les fonctionnaires qu'ils les avaient dans le passé davantage enviés. Mais l'Etat a pris de l'avance : il dirige, à divers titres, 52 % de l'activité du pays, et par le jeu de la fiscalité, du crédit, des subventions et des réglementations, il influence le reste.

« Nous arrivons quai Voltaire chez les concierges : voilà ma fille Aline, dit mon père. On nous a reçus très gentiment, on m'a offert de la brioche. Je me revois mangeant cette brioche et ne sachant que faire des miettes répandues sur ma robe. Finalement je me suis levée, je suis allée dehors me secouer et j'entends encore ces gens me féliciter de ma propreté : ils croyaient que je n'avais pas voulu salir leur parquet, mais moi je ne pensais qu'à ma robe.

« Nous habitons la loge et c'est tout : une pièce, avec un grand lit de deux personnes, en bois, et une armoire à glace, au pied du lit. Le soir, on déplaçait un paravent pour cacher le lit, un paravent qu'on plaçait, dans la journée, entre le lit et l'armoire. Il y avait aussi une cuisinière avec un seau à charbon, une table qui s'abaissait de chaque côté pour tenir moins de place, des chaises et un petit lit-cage qu'on ouvrait le soir, pour le dernier-né. Parce que nous disposions quand même d'une petite chambre au sixième,

où ma sœur et moi avons couché quand mon frère est venu.

« Les nuits de Noël, pour nous les gosses, étaient impressionnantes parce que nos parents nous couchaient tous les trois dans leur grand lit de la loge. Quand nous étions endormis, papa accrochait devant la fenêtre un grand rideau de guipure blanche, et sur cette guipure il mettait des petites choses qui tournaient et qui faisaient des soleils, qui éclataient, un genre de feu d'artifice en miniature. A minuit pétant, il tapait dans la cheminée, il nous réveillait en disant que le Père Noël arrivait et il allumait son petit feu d'artifice. On avait une trouille intense, on se demandait ce qui arrivait, on dormait bien et crac, le Père Noël ! Quand la sarabande était finie, alors on voyait sur la cuisinière les jouets alignés et il fallait crier : Merci, Père Noël ! Merci, Père Noël, d'avoir apporté tous ces jouets ! On avait droit à ces jouets toute la journée du lendemain. Mais comme ça représentait quand même une assez grande quantité de choses, vu que les personnes de la maison nous offraient beaucoup de jouets, alors au bout de la première journée, mes parents faisaient disparaître quelques boîtes au-dessus de l'armoire et ça reparaisait l'année suivante. Il nous restait quelques bricoles, une poupée, un ballon, mais la plupart des jouets passaient sur l'armoire.

« Je sais que mon père avait été fort des Halles, vaguement. Il était très costaud, malgré sa jambe abîmée. Je le sais parce qu'un de ses amis de ce temps-là, un monsieur Bardet, venait quelquefois le voir. Alors quand ils se retrouvaient, c'était la grande rigolade, la bamboche, papa revenait avec son pompon. »

Simone, qui a parfois des souvenirs plus précis qu'Aline, raconte qu'après une de ces « tournées », le père était rentré à six heures du matin. Pour se faire pardonner, il avait acheté un lapin aux Halles. Il entra dans la loge, pas trop fier et dissimulant son embarras sous une plaisanterie : « Regardez, les filles, un lapin à deux têtes ! » En effet : il tenait dans le creux du bras un

animal bicéphale. Le marchand lui avait fait cadeau d'une tête coupée, qu'il avait placée près de l'autre. La mère Tourneux prit, elle aussi, le parti d'en rire.

Aline : « Il n'a pas dû rester très longtemps fort des Halles, à mon idée, papa. Ça devait être du temps qu'il transportait de la farine. Il avait aussi un cor de chasse, il adorait souffler dans son cor de chasse. Comme il ne pouvait pas faire trop de bruit dans la maison, il descendait à la cave pour jouer, et quelquefois le dimanche après-midi, quand les gens de la maison étaient sortis se promener, il jouait dans la cour de l'immeuble. A mon avis, il ne jouait pas très bien, mais quoi, c'était son plaisir, il avait appris tout seul, il sonnait des airs de chasse à courre, mais je suis tranquille, il n'a jamais assisté à une chasse à courre. »

Simone, elle, qui témoigne à son père une admiration plus aveugle qu'Aline, prétend qu'il était un virtuose du cor de chasse. Et qu'il avait été doué par la nature d'une voix superbe, avis que partageait, assure-t-elle, le ténor Cambon, de l'Opéra, qui venait rendre visite à des locataires de l'immeuble et qui faisait halte parfois dans la loge pour écouter chanter le père Tourneux : « Vous auriez dû travailler votre voix », lui disait-il.

« Mon père, raconte Simone, était très artiste, il écrivait des poèmes, des chansons, qu'il conservait dans une boîte, avec son rasoir. Je me souviens d'une de ses chansons, qu'il avait composée sur l'air de *Nini peau d'chien*, contre la police, après avoir passé une nuit au poste parce qu'il avait été surpris en train de pisser dans la rue. Il était aussi extrêmement adroit de ses mains. Le dimanche, il descendait à la cave et il ressemelait lui-même nos chaussures. Il clouait un sou percé sous chaque talon, pour qu'on n'use pas trop vite le cuir. »

Elle se rappelle qu'après le match Carpentier-Dempsey, qui avait tenu toute la France en haleine, le père Tourneux lui montra une enveloppe contenant un peu d'argent : « Si tu me dis quel est le plus bel homme de France, c'est pour toi. — Carpentier ! » s'écria Simone

sans hésiter. Le père éclata de rire, mit l'enveloppe dans sa poche : « Si tu avais dit c'est mon père, tu aurais eu l'argent. »

Albert Tourneux, le frère d'Aline, a également des souvenirs de ce temps-là, aussi précis, mais un peu différents.

« J'étais le seul fils, vous pensez ! Le jour où je suis né, à ce que ma mère m'a raconté, mon père est monté au sixième pour jouer le Bonsoir à la Reine au cor de chasse. Il devait être minuit ou une heure du matin. Vous vous rendez compte, en 1916 ! Il avait dû m'arroser.

« Ce n'est pas qu'il était sévère, mon père, mais fallait pas le mettre en colère. Avec nous, il n'était pas dur, mais fallait que ça marche. Quand il avait dit c'est comme ça, fallait pas dire non papa. Pas comme les gosses maintenant.

« Un jour, mon père se lavait les mains dans la cour. Il n'y avait pas d'eau à la loge. Il voit par la fenêtre, dans la glace de l'armoire, ma sœur, à qui maman avait dû faire une réflexion, qui lui fait des pieds de nez dans le dos. Papa rentre, pan, pan, pan. Ma mère se retourne : " T'es fou, Emile, tu tapes sur ta gosse, elle n'a rien fait. " Mon père a dit : " Ça lui apprendra à faire des pieds de nez par-derrière. "

« Ma mère, une fois, elle lui a arraché une chemise en tirant dessus parce qu'il allait m'écraser la tête avec ses godasses. Il m'avait filé une mornifle, j'étais allé m'écrouler dans un coin. Je lui avais sûrement fait quelque chose, je ne sais plus quoi, mais de grave.

« Un jour, j'avais loupé l'école, j'étais monté jusqu'au sixième me planquer dans les waters. Mon père, le pauvre vieux, il avait mal à la patte, mais il est grimpé après moi. La porte des waters faisait boum boum. Je me disais : Si le bois cède, je passe dans le trou.

« Mais maman arrivait toujours au bon moment. C'était une petite bonne femme, tandis que mon père faisait cent quinze ou cent vingt kilos. Il mesurait pas loin de deux mètres : un ancien fort en farine. C'était le monsieur qui se permettait de prendre un sac de cent kilos

par les oreilles, entre le pouce et l'index, et de le porter. Je l'ai vu faire. Une fois que je me promenais avec lui, faubourg Saint-Antoine, on livrait de la farine dans une boulangerie, et le livreur torse nu, portait les sacs. J'avais sept ou huit ans, par là. Je dis : " Tu vois, papa, t'es fort, mais le monsieur, il est encore plus fort que toi. Tu ferais pas ce qu'il fait. "

« Qu'est-ce que j'avais pas dit là ! Il m'a pris par la main et j'ai littéralement volé au-dessus du faubourg. A côté de la voiture de farine, une voiture à chevaux, mon père dit au gars de la farine : " Voilà, mon fils dit que je ne porterais pas ce sac-là. Moi, je dis que oui. Veux-tu me permettre (on se tutoyait facilement, chez les ouvriers) de prendre ce sac ? " L'autre dit : " Tu sais, c'est lourd. Cent kilos. " Le père insiste. D'accord. Papa défait sa veste, me la donne, flanque un coup de coude dans le sac et va pour le prendre. Le gars dit : " C'est pas la peine, mon pote, je sais que tu vas l'enlever. Rien qu'au coup de coude, je vois que tu es du métier. "

« Mon père raconte qu'il avait livré lui aussi des sacs de farine : " De mon temps, dit-il, ils faisaient cent cinquante kilos, et il fallait monter à l'échelle de meunier. " Mais il voulait montrer sa force. Le voilà qui grimpe dans la voiture, qui attrape le sac par les deux oreilles, le secoue bien, le prend à la pince, le soulève et me dit : " Tiens, Albert, où tu veux que je le mette ? "

« Je me rappelle aussi la nuit du match Carpentier-Dempsey. J'étais gniard. On est partis tous les deux, les filles restaient à la maison. La mère, quand il sortait, disait : " Emmène le fils. " Comme ça, elle pensait qu'il y aurait moins de dégâts. Papa et moi, on est allés boulevard Montmartre, on est rentrés je ne sais pas, peut-être à deux heures du matin. Papa était avec un ami. On revenait, on avait eu le résultat, il y avait même eu des avions dans le ciel. On passait sur le pont Henri IV. Ils avaient bien bu, tous les deux, en attendant les résultats. Le copain de mon père en tenait une sévère ; il ouvre sa braguette et il se met à pisser en passant sur le pont. Un flic s'amène.

Au lieu de s'en prendre au gars, il s'attaque à mon père. Il lui file deux tartes. Mon père l'attrape par le devant de sa tunique, le soulève et on entend plouf. Il l'avait foutu dans la Seine.

« On est repartis, on est rentrés comme si de rien n'était. Le père s'est couché. Mais il avait une tenue avec des boutons de cuivre et le flic avait repéré la tenue. Le lendemain, on a réuni tout le personnel du *Journal officiel*, où papa travaillait à cette époque-là, le flic a regardé tout le monde, et il a dit : " C'est monsieur. " Le directeur, suffoqué, a dit : " Vous vous trompez sûrement, c'est pas M. Tourneux. M. Tourneux, il est très fort, mais il est très calme. Il n'a jamais eu d'histoire. " Le gars insiste : " Je vous assure que c'est lui. " On a discuté, puis ça s'est arrangé. Papa est allé au commissariat, il a dit que le flic lui avait foutu deux baffes et que lui, papa, il s'était débarrassé de lui. L'autre était tombé dans la Seine, d'accord, mais papa l'aurait pris avec l'autre main, le flic serait tombé sur la chaussée. Comme mon père était bien noté, ça n'a pas été plus loin. Mais mon père, valait mieux être de ses amis que de ses ennemis. »

Aline : « Mon père était très fort, mais aussi très grand. Il devait peser dans les cent dix kilos, mais on ne s'en apercevait pas. Pourtant, il n'avait pas été mobilisé, à la guerre. Pendant son service militaire, je crois bien, il a été enterré avec son cheval. Enfin, un cheval lui est tombé dessus et il lui a abîmé une jambe, ça faisait comme un ulcère, une plaie, et il a été réformé. Mais ça n'a pas dû le gêner dans son travail. Enfin, je ne sais pas trop, car le fait est qu'il a changé de travail, par la suite.

« Au début donc, il transportait de la farine dans Paris, de la farine qu'il allait peut-être chercher dans les moulins, aux environs, et qu'il livrait aux boulangers. Après, il a été gardien d'une imprimerie, à Vaugirard, impasse Roncin, où il y avait énormément de peintres et d'artistes. Il y avait de grands ateliers, avec de grandes verrières. Comme papa était très beau garçon, et d'un abord très facile, il s'était fait des camarades sculpteurs et l'un d'eux

37.0271.9

S.P

73-V

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

